

# LE PUBLICISTE.

QUARTIDI 14 Fructidor, an VIII.

1<sup>er</sup> Septembre 1800.



## TURQUIE.

*De Constantinople, le 28 juin (9 messidor).*

La Porte continue à garder le silence le plus absolu sur les affaires d'Egypte, qui n'offrent d'ailleurs d'autre tableau que celui de son impuissance, depuis la défaite du grand-visir. Le capitain-pacha n'a point relâché à Rhodes, ainsi qu'on s'y attendoit : des impulsions étrangères lui ont fait éviter la rencontre de sir Sidney Smith qui s'y trouvoit.

Hussain, capitain-pacha, est une des quatre chevilles ouvrières de cette vaste machine qu'on appelle empire ottoman. Il est d'une petite taille, d'une figure ignoble, mais d'un génie entreprenant & ambitieux. Il doit aux prérogatives de son rang, à sa magnificence, à son extrême générosité, à son goût passionné pour les usages européens, plus qu'à tout autre genre de supériorité, l'espece de réputation dont il a joui. C'est à lui que la Porte doit la belle construction française introduite dans ses chantiers par M. Lebrun, excellent ingénieur, que la Russie vient de lui enlever.

Issouf Agi, sultan Kyaya, le second personnage de l'empire, par la faveur, dont celle dont il jouit à l'intrigue & au crédit de la sultane mere. Son influence est d'autant plus redoutable à ses concurrens, qu'il n'a jamais ni ambitionné ni voulu occuper les places éminentes qui offrent plus de danger que de pouvoir réel.

Le troisieme personnage de l'empire est Mehemet Chelebi, offendi-tesferdar, ou trésorier du camp, surnommé Cussé-Kyaya, à cause de sa barbe de chevre. C'est de toute la Turquie l'homme le plus délié & le plus fertile en ressources. Il a passé du ministère de la guerre au contrôle général de l'armée du visir, où son crédit l'a suivi; ce qui a trompé le calcul de ses ennemis qui avoient cru le faire disgracier en le déplaçant.

Je ne parle pas du grand-visir. On le connoît de reste. Mais il n'est pas inutile d'observer que son immense crédit tient plus à l'autorité que lui donne sa place, qu'au mouvement imprimé par son esprit.

## HONGRIE.

*De Semlin, le 10 août (22 thermidor).*

On ne peut se faire une idée de l'état de trouble dans lequel sont les pays situés sur le Danube. Dans la Turquie, tandis que les pachas de Widdin & de Belgrade se donnent réciproquement des vivres, dans le même tems leurs troupes se battent. Dernièrement quelques troupes de Passwan-Oglou, poursuivies par celles de Belgrade, se sauverent de l'autre côté du fleuve, du côté de Moldava : aussi-tôt que le pacha de New-Orsova, Csiosa-Mustapha, en eut regu la nouvelle, il les poursuivit, les fit prisonnières & massacrer toutes, à l'exception d'un garçon à qui il laissa la vie. Csiosa-Mustapha est l'ennemi déclaré de Passwan. Ces deux person-

nages, ainsi que le pacha de Belgrade, continuent à se renforcer.

## ALLEMAGNE.

*De Hambourg, le 21 août (3 fructidor).*

Le différend survenu entre l'Angleterre & le Danemarck a un tout autre motif que celui qu'on avoit au commencement de la dispute. Il s'agit actuellement que l'Angleterre ne veut pas permettre aux vaisseaux neutres de porter des marchandises en bon leur semblera. Elle a de suite fait, non-seulement visiter ces bâtimens, mais en a fait arrêter. Ayant été instruite depuis que la cour de Pétersbourg étoit cause de ce différend, elle a aussi-tôt envoyé un ministre extraordinaire à Copenhague, pour tâcher d'arranger cette affaire à l'amiable. Les lettres de Londres, du 14 août, que nous avons reçues aujourd'hui, portent que jamais l'Angleterre ne consentira que les neutres fassent le commerce comme ils le veulent faire actuellement; qu'on leur déclarera plutôt la guerre, quoique l'on sache que Paul I<sup>er</sup>. est de leur parti, & qu'ils leur ait promis assistance. On espere cependant à Londres que la démarche faite par le cabinet britannique, d'envoyer un ministre à Copenhague produira un bon effet, & que l'on s'arrangera moyennant des modifications de part & d'autre.

Le 16 août les anglais ont pris de nouveau, à l'est d'Ameland, un vaisseau neutre, destiné pour l'Elbe, venant de l'Isabor, & l'ont conduit à Yarmouth.

*D'Erlangen, le 22 août (4 fructidor).*

Notre professeur Reich, qui a été appelé à Berlin pour soumettre au college de médecine le moyen qu'il a trouvé de guérir de la fièvre, vient de recevoir de S. M. une pension considérable, dont la moitié retournera à sa femme. S. M. lui a en outre permis d'exercer son art à Berlin, & l'a exempté de toutes les formalités usitées.

Outre les 600 mille liv. imposées au pays de Bamberg; le citoyen Latour, capitaine d'artillerie, y arriva le 15 de ce mois, & y fit plusieurs réquisitions de la part du général en chef : entr'autres 5941 mètres de drap, de toile, &c., (8910 aunes de Bamberg) ainsi que de 600 peaux de veaux.

*De Hoechst, le 24 août (6 fructidor).*

Le quartier-général du général Angereau est toujours ici. Son arrêté du 25 thermidor, par lequel il assure l'entière liberté au commerce de Francfort, & sa lettre du 29 aux magistrats, disposent tous les esprits en sa faveur. Les chaleurs extrêmes qui régnoient ici ne l'empêchoient pas de faire de longs exercices & des revues. Les troupes qu'il commande sont belles & bien disciplinées; elles occupent Mayence, Ehrenbreitstein, &c. &c.

La maison Bethiau est chargée ici de payer la solde des troupes bataves, & la paie très-exactement.



De Francfort, le 25 août (7 fructidor).

L'affaire concernant les 600,000 francs que le général Sainte-Susanne a imposés à notre ville, n'est pas encore terminée. Les magistrats disent toujours que, puisqu'il est certain que leur demande a fixé l'attention du gouvernement, ils doivent attendre sa décision. La neutralité les intéresse toujours davantage que les 600,000 francs qu'ils demanderoient à présent volontiers à ce prix.

On dit que l'électeur de Cologne qui est à Vienne, fortifie le parti qui demande la paix, & contrebalance l'influence de sa sœur, la reine de Naples. Les dernières lettres arrivées ici de cette capitale, n'annoncent toujours que des espérances, appuyées dans les derniers tems sur ce que l'empereur n'a pas encore accepté l'emprunt ni le subside du cabinet britannique. Ceux qui connoissent l'augur, & qui savent combien il est habile à gagner du tems, ne cessent jamais d'avoir des inquiétudes.

L'électeur de Baviere va à Breslau pour assister à la revue du roi de Prusse, ou plutôt pour conférer avec lui sur sa position. A l'ouverture de la campagne, on lui a conseillé de céder aux circonstances. Si on lui donne les mêmes conseils cette fois-ci, il s'empressera de se rapprocher de la France, la seule puissance dans les circonstances actuelles qui puisse garantir la Baviere.

Le prince héréditaire de Wurtemberg doit épouser une des filles de la reine de Naples; c'est un des prétextes que l'on donne au voyage de cette princesse à Vienne.

REPUBLIQUE FRANÇAISE.

De Vitré, le 7 fructidor.

Les gendarmes ont arrêté une dame habillée en homme. Elle a déclaré au directeur du jury que le nom qu'elle avoit pris étoit *Charles Hector*; qu'elle étoit femme d'un capitaine d'infanterie; que depuis trois mois elle avoit quitté Paris pour chercher son frere qui étoit avec Dautin-champ, lorsqu'il avoit rendu les armes; que son pere & sa mere étoient émigrés depuis dix ans, & que son mari, disparu depuis quatre ans, n'avoit ni existence, ni étoit connu d'elle; que le nom des uns & des autres étoit son secret; qu'elle ne devoit aussi compte à personne du motif qui lui faisoit aller chercher son frere. On a conjecturé que le nom de cette dame, qu'on a dit être une émigrée hollandaise, est *Stedman*, épouse d'un fameux voyageur de ce nom, qui a donné la relation de ses voyages.

De Bruxelles, le 11 fructidor.

Les nouvelles reçues des côtes de la ci-devant Flandre, ainsi que de Rotterdam, annoncent que le nombre des bâtimens de guerre & de transport anglais s'est beaucoup accru, depuis quelques jours, aux embouchures de la Meuse & de l'Escaut, ainsi que sur les côtes des isles de la Zélande. On paroissoit s'attendre d'un instant à l'autre à une entreprise de l'ennemi pour débarquer dans l'isle de Walcheren. D'un autre côté, on mande du Sas-de-Gand que le 8 & le 9 on y a entendu pendant une partie de la journée une canonnade vive & soutenue, ce qui faisoit présumer qu'il s'étoit engagé un combat naval dans l'Escaut occidental, ou que les Anglais avoient tenté un débarquement en Zélande. On sait d'ailleurs qu'une division de vaisseaux de guerre ennemis étoit encore en croisiere à la hauteur de Cadzant, dans la journée d'avant-hier.

De Paris, le 13 fructidor.

Le premier consul accorda le 12 fructidor, à titre de récompense nationale, savoir:

Au citoyen Pierre Roche, chasseur dans le 8<sup>e</sup>. régiment un mousqueton d'honneur, pour s'être emparé, avec peu de secours, de trois pieces de canon, à l'affaire du 28 messidor, sur le Rhin;

Au citoyen Courtain, brigadier dans le 8<sup>e</sup>. régiment de chasseurs à cheval, un mousqueton d'honneur, pour s'être distingué dans la même affaire, & avoir pris, seul, un obusier prêt à faire feu;

Au citoyen Lauriot, grenadier à la 95<sup>e</sup>. demi-brigade de ligne, un fusil d'honneur, pour s'être distingué au passage du Rhin, en passant le premier, & se précipitant sur la redoute de l'ennemi avec deux de ses camarades, les citoyens Benoit & Belisaire.

— Le citoyen Barbé-Marbois, conseiller d'état, attaché à la section de marine, l'est actuellement à celle des finances.

— Le ministre de l'intérieur a assisté à la distribution des prix au Prytanée. Nous rendrons compte de cette cérémonie, & nous rapporterons le discours du ministre, remarquable par une sensibilité touchante & une force d'idées qui appartiennent à l'orateur du 14 juillet.

Le citoyen Luce a aussi prononcé un discours rempli d'érudition, sur l'étude des langues anciennes.

— Le citoyen Ramond, membre du corps législatif, prépare une histoire naturelle des Pyrénées. On connoît ses notes & sa traduction du *Voyage en Suisse* par William Coxe.

— On abat le monticule du Champ-de-Mars, sur lequel étoit assise la statue de la liberté. Cette statue sera reportée à l'entrée même de cette vaste enceinte, du côté de la riviere; par ce moyen, rien ne gênera ni le coup-d'œil, ni la manœuvre des troupes.

— Dans l'ancien régime la fête & la foire de St.-Cloud étoient célèbres au moins pour les Parisiens. La saison qui s'avançoit, les charmes du lieu, la beauté des eaux, la commodité des petits batelets, & sur-tout l'habitude, dont l'empire est si doux, tout concouroit à y attirer la foule, & à donner un air de fête aux dimanches de septembre. La foule elle-même, de tout âge & de tous états, étoit un spectacle qui valoit la peine d'être observé, & dont l'effet naturel étoit d'en augmenter la cause. La jeune fille qui, le jour de la Notre-Dame de septembre, étoit allée, avec sa mere, voir jouer les eaux de St.-Cloud, en rapportoit pour huit jours de souvenirs & de conversation... Nous n'y pensions plus, & nous croyons qu'il n'en étoit plus question. Le maire & l'adjoint de St.-Cloud viennent de nous en rafraichir la mémoire dans une affiche collée sur tous nos murs, & dans laquelle ils annoncent que la foire de leur commune ouvrira, le 20 fructidor, & durera jusqu'au 20 du mois suivant. Ils promettent & garantissent repos, sûreté, plaisirs pour tous ceux qui voudront en faire le voyage... par mer & par terre.

— Le citoyen Lefebvre, administrateur-général du Lycée de jurisprudence & du bureau de consultation, rue de Vendôme, n<sup>o</sup>. 8, annonce au public que l'ouverture de ce Lycée est définitivement fixée au premier vendémiaire prochain. Nous lisons à la fin du *Mémoire* qui en détaille les moyens & les intentions, une lettre du ministre de la justice, Abrial,



qui dit : « que cet établissement présente des vues utiles, & ne peut qu'exciter l'intérêt d'un gouvernement ami des lumières, & jaloux de contribuer à leurs progrès ».

— Mademoiselle Mezerai, une de nos plus aimables actrices du Théâtre français, a eu le malheur de tomber de voiture, & d'ensanglanter son joli visage. Cet accident fâcheux, quoique non grave, étoit fait pour solliciter le plus tendre intérêt de la part de tous ceux qui conservent quelque amour pour les arts & tant soit peu de sensibilité pour les femmes : aussi l'a-t-il obtenu ; mais en même tems a valu à mademoiselle Mezerai, de la part de quelque rivale sans doute, le surnom de *femme aux accidens* ; elle le repousse avec raison comme une *insinuation calomnieuse*, & déclare en même tems qu'un de ses plus vifs regrets est de ne pouvoir prouver sa reconnaissance au public en remplissant tout de suite des devoirs que ses bontés lui rendent infiniment chers.

— On lit avec grand plaisir un roman nouveau, intitulé : *le Chevalier Robert*, dernier ouvrage posthume du comte de Tressan.

Le comte de Tressan, qui savoit écrire & se battre, est connu dans la littérature par des *Romans de chevalerie* qui eurent un grand succès, dans lesquels il retraça, avec des couleurs charmantes, la peinture des mœurs antiques. C'étoit l'amour associé à la gloire, ennobli par elle, & réunissant les deux cultes de l'honneur & de la beauté. Il croyoit aux sentimens, comme à l'histoire des tems chevaleresques, & il les éprouvoit, lorsqu'il traçoit les tableaux enchanteurs des *Amours d'Amadis*, dit *Petit-Jehan de Saintré* & *d'Ursino*.

Mais dans ce dernier ouvrage que nous annonçons, il sentit le besoin de s'appuyer sur des faits historiques, pour faire aimer davantage & pour rappeler des leçons qu'il croyoit nécessaires. Cet ouvrage se vend chez Giguet & compagnie, maison des Petits-Peris, près la place des Victoires, un vol. in-8°.

— Les prêtres du département du Bas-Rhin promettent fidélité à la constitution sans difficulté, comme sans restriction.

— La gendarmerie du département de la Meurthe a saisi, depuis trois décades, deux cent trente-quatre déserteurs ; un prévenu de viol, un prévenu d'assassinat, quatre vagabonds, & vingt-deux prévenus de délits prévus par le code correctionnel.

— Nous lisons dans une notice statistique des états du duc de Bavière ; que ce prince est souverain d'un pays qui renferme 3111 lieues carrées, & 2113548 habitans ; & lui donne un revenu de 12,750,000 florins, dont il faut défalquer ce que les Français occupent sur la rive gauche du Rhin ; savoir, 644 lieues carrées, 577,000 âmes, & 3,760,000 fl. Il lui reste 2467 lieues, 1,539,480 âmes, & 8,990,000 fl. . . . Le règlement de 1783 porte sa force armée à 59,000 hommes. On croit que la dette nationale est de 40,000,000 florins. Ses villes principales sont Munich, 57,000 habitans ; Mannheim, 200,000 ; Heidelberg, 10,000 ; Amberg, 10,000 ; Dusseldorf, 9000 . . . En général un beau pays & dont les habitans sont heureux & aisés.

— On se propose de soumettre à la chambre des communes un projet de pont à bâtir à la place de celui qu'on

comme *London-Bridge*, lequel, formé de trois arches de fer, avec des pieds-droits en pierre, laissera en tous tems & par toutes les marées, un libre passage aux vaisseaux d'un certain port, entre ledit pont & celui de *Blanchfriars*.

— L'Angleterre n'est point exempte des ravages que le feu exerce depuis deux mois sur une partie du continent, ce qui est peut être fort heureux pour sa réputation. . . . Les bruyères qui couvrent les montagnes de Langollen, au pays de Galles, ont pris feu vers le 15 août, & l'incendie s'est porté avec une effrayante rapidité dans une direction de 8 à 10 milles de long, sur quatre de large, ce qui présentoit l'image d'un immense volcan, dont les flammes ont atteint quelques bêtes à cornes & quelques champs de blé. On a fait aussitôt une tranchée profonde autour de cette plaine de feu, & l'on espère la circonscire de manière à l'empêcher de s'étendre plus loin.

*Au rédacteur du Publiciste.*

On a imprimé dans la *Gazette de France* de ce jour un article tiré du *Correspondant de Hambourg*, & dans lequel on m'accuse d'être un révolutionnaire & un fou, & l'on finit par me faire condamner à un bannissement de dix années aux Philippines.

Je vous déclare, citoyen, que je ne suis point révolutionnaire ; ma conduite dans tous les tems a dû me mettre à l'abri de ce reproche. C'est aux personnes que je connois en France & en Espagne à répondre à l'imputation de folie.

J'ai pris en conséquence le rédacteur de la *Gazette de France* de vouloir bien révoquer l'arrêt de mon bannissement aux Philippines, & j'espère que vous voudrez bien m'aider à prévenir une impression désagréable, en apprenant à vos lecteurs que je vis à Paris paisiblement au sein de ma famille & de mes amis.

Signé, C. F. PANCKOUCKE.

#### LITTÉRATURE.

*L'Homme des Champs, ou les Géorgiques françaises* ; poème en quatre chants, par Jacques Delille. A Paris, chez les frères Levrault, quai Malaquais, au coin de la rue des Petits-Augustins ; Pougens, libraire, quai Voltaire, n° 10 ; & Fuchs, maison de Cluny, rue des Mathurins.

Les éditeurs de ce poème en publient plusieurs éditions, in-8°, in-12, & in-18, sur différens papiers, avec ou sans gravures. La plus belle, in-8°, est de 18 fr. ; la plus commune, in-18, est de 60 cent.

Les *Géorgiques françaises* étoient annoncées depuis long-tems ; elles étoient même tout imprimées depuis environ deux ans. L'absurde & jalouse inquisition qui enchaînoit la pensée avant le 18 brumaire, en avoit arrêté la publication. Un gouvernement plus éclairé, par conséquent plus généreux & plus sage, veut aujourd'hui ranimer l'essor des talens & du génie. Il sait que les progrès du goût tiennent au progrès de la raison, & que la supériorité des lumières & des talens est la source féconde de la gloire la plus flatteuse & de la prospérité la plus solide des empires. Espérons que le moment présent est l'aurore d'une espèce de renaissance de la littérature & des arts.

Les nombreuses éditions qu'on a faites des nouvelles *Géorgiques* sont déjà presque épuisées. Cet empressement



47  
prouve que le goût de la poésie n'est pas encore éteint parmi nous. Il est vrai que tous ceux qui achètent un poème ne le lisent pas, & que tous ceux qui le lisent ne sont pas des gens de goût; les uns veulent l'avoir pour en parler, les autres vers un charme si naturel, qui frappe si aisément les esprits heureusement organisés, que parmi ceux qui ne lisent d'abord que par air, par désœuvrement, par imitation, il s'en trouve qui prennent peu-à-peu le goût de la poésie. L'oreille se forme par l'exercice, & l'esprit s'éclaire par la comparaison. Le premier des encouragemens pour tous les arts, c'est de former dans le public une classe d'hommes qui les aiment, qui s'en occupent, qui apprennent à sentir les beautés & à juger les défauts d'un ouvrage.

Peu de poèmes sont plus propres que les *Georgiques* à se faire lire avec intérêt par un plus grand nombre de lecteurs. Le sujet en est familier à tous: les objets qu'on y peint ont de la douceur, de la variété, un intérêt général, & tout le monde peut se croire en état d'apprécier le degré de vérité des tableaux. L'*Art poétique* de Boileau, l'*Essai sur l'homme* de Pope, d'autres poèmes qui demandent pour être goûtés, ou plus de connoissances ou plus d'attention, n'auroient pas, avec un égal mérite, le même avantage.

Mais avant d'analyser les *Georgiques françaises*, la préface mérite qu'on s'y arrête un moment. Delille n'est pas seulement un de nos plus grands poètes, c'est encore un de nos meilleurs écrivains en prose. Le *Discours préliminaire* de sa traduction des *Georgiques* de Virgile, est aussi agréable qu'instructif. Celui qui précède les *Nouvelles Georgiques* est plein de goût & d'esprit.

L'auteur des *Considérations sur l'état de la France* avoit dit: « M. l'abbé Delille jouiroit de la plus haute réputation » s'il eût composé de lui-même au lieu de traduire, & s'il eût traité des sujets plus intéressans ». Pardonnons un tel jugement à un homme d'esprit. La critique la plus injuste est utile lorsqu'elle provoque une discussion d'où sort une nouvelle lumière sur un objet intéressant. Ici le poète a une grande supériorité de raison sur le politique. « Tandis que nos voisins, dit-il, se glorifient d'une foule de poèmes » étrangers au théâtre & à la poésie légère, notre indigence » en ce genre étoit extrême. . . . Un goût prédominant » pour les poésies légères & fugitives ne peut que nourrir, » dans un peuple accusé trop justement peut-être de frivole » volité, cette légèreté qui s'est conservée au milieu des plus » terribles circonstances. C'est pour elle qu'il n'y a point eu » de révolution. On nous a vu plaisanter sur des crimes » atroces, dont nous n'aurions dû que frémir; on a mis du » ridicule à la place du courage, & ce peuple malheureux » & si obstinément gai, auroit pu dire ainsi:

« J'ai ri, me voilà désarmé! »

« A l'égard des romans & des ouvrages de théâtre, l'amour » exclusif de ce genre de littérature est peut-être plus dan- » gereux encore. Ils accoutument l'âme à ces sensations vio- » lentes, si opposées à cette heureuse habitude des sentimens » doux & modérés d'où résultent ces émotions paisibles, » également nécessaires au bonheur & à la vertu; & si, à » travers cette habitude & ce besoin des impressions fortes,

« & des mouvemens désordonnés que cherchent à exciter les » représentations théâtrales & les narrations romanesques, » auroit une révolution inattendue, toute modération seroit » probablement perdue. . . . »

« Il est donc utile d'encourager d'autres genres de poésie, » de ne pas rebouter, par un dédain injuste, ceux qui, sans » cet appareil & tous ces mouvemens passionnés, tâchent » d'embellir des couleurs poétiques les objets de la nature » & les procédés des arts, les préceptes de la morale ou les » douces occupations de la vie champêtre. Tels sont les » *Georgiques* de Virgile; tels sont, avec la double infériorité » de notre langue & du talent de l'auteur, le poème des » *Jardins* & les *Georgiques françaises*. . . Cet art, que » j'ai appelé ailleurs le luxe de l'agriculture, que les poètes » eux-mêmes ont peint comme le premier plaisir du premier » homme; ce doux & brillant emploi des richesses des saisons » & de la fécondité de la terre, qui charme la solitude » vertueuse, qui amuse la vieillesse déçue, qui présente » la campagne & les beautés agréées avec des couleurs plus » brillantes, des combinaisons plus heureuses, & change en » tableaux enchanteurs les scènes de la nature sauvage & » négligée, seroit sans intérêt. . . L'Europe compte deux » cents bonnes tragédies; les *Georgiques* & le poème de » Lucrèce, chez les anciens, sont les seuls monumens du » second genre ».

Nous ne chicanerons pas sur les deux cents bonnes tragédies dont l'auteur fait présent à l'Europe: une bonne tragédie n'est pas une chose si commune; mais il n'en est pas moins vrai qu'on en a plus que de bons poèmes.

Delille répond à son critique avec une grande surabondance de raison, dans la distinction qu'il fait des traductions en vers d'avec les traductions en prose. Dans celles-ci, le mérite d'entendre une langue étrangère est peu de chose; celui d'écrire correctement dans sa langue & dans le ton qui convient au sujet, n'est pas commun; mais dans les traductions en vers, il y a de plus une vraie création, celle du langage poétique & de la musique des vers. Il y avoit une autre grande difficulté à traduire les *Georgiques*; tous les gens de goût regardoient cette entreprise comme téméraire. Lorsque Frédéric II lut la traduction de Delille, il dit: *Voilà l'ouvrage le plus original qui ait paru en France depuis longtemps*. Il y a plus d'esprit & de goût dans ce mot que dans toutes les critiques qu'on a faites de cet ouvrage.

Arrêtons-nous ici: nous réservons pour un autre extrait quelques réflexions sur les nouvelles *Georgiques*.

#### Bourse du 15 fructidor.

Rente provis., 18 fr. 15 c. — Tiers consol., 52 fr. 88 c. — Bons  $\frac{2}{3}$ , 1 fr. 59 c. — Bons d'arrérage, 85 fr. 50 c. — Bons pour l'an 8, 86 fr. 63 c. — Syndicat, 64 fr. 00 c. — Coupures, 65 fr. 75 c.

*Pacification de l'Europe*, fondée sur le principe des indemnités & de l'équilibre continental & maritime; par le citoyen F. . . , ex-chef de division aux relations extérieures; brochure de 80 pages. A Paris, chez Desenne & Debray, palais du Tribunat.

On voit que cet ouvrage est celui d'un homme du métier: il parle de choses qu'il connoît, & il en parle avec raison, justesse & dignité.